

APPAREIL PHOTO

CONTRE

BALLE PERDUE

Jean-Claude BARBIER

J'ai senti une vive pointe de côté alors que je ne courais pas. J'ai aussitôt compressé la crampe avec la main pour masser légèrement, puis j'ai regardé une tache rouge suinter de mes vêtements. Je me suis assis à même le sol et ai demandé l'aide d'un voisin, le souffle coupé. Les coups de feu continuaient de plus belle, en hommage à un grand notable bamiléké dont on célébrait la mémoire. Les chevilles, abondamment garnies de semailles végétales, soulevaient la poussière du sol ; les danseurs, fiers de leur exhibition, évoluaient par association coutumière reconnaissable chacune à sa tenue et à son orchestre. C'était le peuple qui dansait en témoignant de sa forte organisation sociale. J'étais spectateur fasciné, totalement extraverti comme savent l'être les contemplatifs mystiques.

Cette balle, reçue je ne sais d'où, m'obligeait brutalement à me recentrer sur moi. Durant mon évacuation sur l'hôpital le plus proche, à 12 km, je pensais à ce que je laissais d'inachevé : d'abord à mes deux enfants encore très jeunes, également à l'explication de cette fabuleuse démonstration chorégraphique où toute une société se donne en spectacle. Plus que la balle à extirper, je pensais au nécessaire accouchement - par l'écrit - de ce que j'avais vu en pays bamiléké depuis que j'y étudiais les ressorts sociaux d'une société en pleines vitalité et expansion.

Le chirurgien chercha longtemps le projectile. Entré au niveau du foie, la balle n'avait pas percé l'abdomen, mais l'avait contourné jusqu'à aller se loger à la périphérie de la colonne vertébrale. Je fus évacué ensuite sur Douala, à l'arrière d'un pick-up 404 où je fus fortement secoué sur une route goudronnée mais trouée comme un gruyère. J'avais suffisamment vu, dans les villages isolés de la forêt que je fréquentais, passer, sur des brancards de fortune, des agonisants qu'on évacuait au pas de course, pour me sentir malgré tout privilégié dans mon malheur.

L'appareil photo, que je portai en bandoulière au moment de l'accident, m'avait sauvé la vie. Je vous le recommande comme élément de blindage, mais je ne sais pas si vous pourrez le trouver encore sur le marché ; c'était un appareil de marque Topcon dont le boîtier était tout en acier. Il reçut l'impact de la balle, stoppant sa vitesse.

J'avais pris plusieurs pellicules de photos ; développées, elles révélèrent la présence de nombreux tireurs possédant des armes modernes : revolvers, fusils mitrailleurs, etc. Alors que le vieux tromblon de traite (que les forgerons locaux savaient fort bien reproduire) se brandit en l'air avant de lâcher son coup de feu - pour une fiesta faite de détonations assourdissantes, de flammes fulgurantes, de fumée dense et d'odeur âcre -, les armes modernes sont faites pour viser à l'horizontale. Bien sûr, chacun s'applique au début des festivités, mais, la fatigue aidant, le bras revient à sa position normale. J'en fis, ce jour, les frais.

L'enquête de Gendarmerie raviva les souvenirs de ce qui fut, lors de l'Indépendance camerounaise, une véritable guerre civile en pays bamiléké : des éléments extérieurs étaient venus, selon le procès-verbal, commettre un attentat pour « semer le désordre ». C'était en tout cas le plus sûr moyen de ne pas inquiéter les administrateurs, les hauts-fonctionnaires et les militaires qui avaient gratifié de leur présence leur village d'origine (ils ont effectivement le droit, en ces occasions, de porter les armes de leur fonction). Dans le cadre d'un régime à parti unique, la Gendarmerie ne cherche jamais par en-haut, mais toujours par en-bas !

Les autorités tinrent compte de cet accident car, l'année suivante, dans une autre grande chefferie du pays bamiléké, elles aménagèrent un enclos de tir pour les exhibitions guerrières. Deux ou trois coups de feu y furent effectivement tirés, mais qui peut bien être assez fou pour aller ainsi gâcher de la poudre sans présence de spectateurs admiratifs ? Par contre, les danseurs, impétueux, défilaient sur la place du marché, s'attardant devant la tribune officielle, martelant encore plus le sol devant le chef et ses grands notables ; et c'est là que tonnèrent les coups de feu dans l'allégresse générale.

Je me souviens y avoir vu, vers les quatre heures de l'après-midi, une opulente mère du chef ⁽¹⁾, se pavanant avec une peau de lamantin au dos et arborant un magnifique chapeau garni en éventail de plumes rouges de perroquet, brandir un pistolet en direction de ceux qu'elle voulait honorer : son souverain et les invités officiels. Le coup partit ; personne ne broncha malgré la trajectoire inclinée de la balle. Elle tira d'autres coups de la même façon sans que personne n'osa lui en faire la remarque. Les femmes notables du pays bamiléké sont de grandes dames à qui tous accordent le plus grand respect. Qui a dit que la femme africaine était opprimée ?

(1) *Mafo* à Bandjoun, ou *mámfe* pour les chefferies plus méridionales, est un titre accordé à la mère du chef régnant. Il s'hérite ensuite par les filles, si bien qu'en principe on a autant de *mafo* qu'il y a eu de chefs ; la *mafo* en fonction officielle étant bien entendu celle du chef régnant.